

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 13

Artikel: Les roses blanches
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

c'est le repas annuel de son club, ou celui d'un comité de bienfaisance ; — c'est le tir fédéral auquel tout bon patriote doit sa présence ; — c'est une exposition agricole, à la réussite de laquelle il ne peut refuser le concours de son temps ou de son argent ; — ce sont des œuvres de philanthropie sous forme de ventes, tombolas, concerts auxquelles son bon cœur lui suggère d'être dévoué. Ce sont des journaux, d'innombrables journaux. N'est-ce pas le devoir d'un citoyen de favoriser toute saine et utile publication ? N'est-il pas indispensable de se tenir au courant des affaires publiques ? Et au point de vue littéraire, quoi de plus louable, que d'aimer à déguster les nouveautés du jour ?

Enfin, pour soutenir dignement le cumul de tous ces devoirs, en dehors de sa propre vocation, n'est-il pas indispensable d'être mis convenablement, irréprochablement ?.. Dès lors, comment s'y prendra ce modèle de mari, de citoyen, de philanthrope, pour suggérer à sa compagne des réformes dans son budget de toilette, ou dans le département de l'intérieur. Et comment s'expliquera-t-on la légitime angoisse, ou la mauvaise humeur qui, à l'époque du règlement des comptes, s'emparera de monsieur, et fera de ce charmant homme un personnage difficile à aborder ?

Lecteur, je ne me permets pas de trancher ces questions, car j'ai promis de rester fidèle au rôle de simple observateur.

Sophie TROTTEVILLE.

Les roses blanches.

On sait qu'un groupe de députés à la Chambre française, au nombre desquels se trouve M. Clémenceau, vient de demander l'abolition de la peine de mort. « Ce vœu humanitaire, dit M. Fulbert Dumonteil, dans le *Petit Marseillais*, a jeté paraît-il, un certain froid dans le dos de M. Deibler. Il devient intéressant et les reporters l'assiègent pour connaître son opinion sur la peine capitale. Il habite près de la Roquette, une maison à plusieurs étages, paie son terme, cause avec sa concierge, lui donne des étrennes et fait son marché lui-même. C'est un locataire modèle et un voisin aimable. Quand il dîne d'une gibelotte, c'est la fruitière du coin qui tue le lapin. Sa sensibilité bien connue répugnerait à cette exécution. C'est plaisir de le voir, allant chez le boucher acheter un collet de mouton ou bien une cervelle de veau qu'il arrange très proprement dans son petit panier.

— En voilà un, dit sa portière émerveillée, qui ne fait pas « sa tête » et qui est toujours « en toilette irréprochable ! » Quelle propreté ensuite ! pas une tache sur les parquets...

Jadis la maison du bourreau devait être située dans un faubourg isolé. Depuis longtemps déjà, il se loge comme il veut, parfois avec une coquetterie élégante. A ce propos, il me revient une étrange anecdote : Un matin, Charles Nodier arrive au Luxembourg et s'assied sur un banc, en face d'un beau massif de roses blanches dont il aspire les senteurs exquis. Un bon bourgeois, au visage souriant, prend place à ses côtés.

— Mon Dieu ! dit-il à Nodier, que ces roses sont belles !

— C'est vrai, répond l'académicien, mais j'en ai de bien plus rares dans mon petit jardin de l'Arsenal. Ce sont des roses blanches absolument incomparables.

— Des roses blanches ! s'écrie l'étranger. Mais ce sont mes fleurs de prédilection. J'en cultive d'une beauté sans rivale.

— Et les miennes, monsieur ? je suis Charles Nodier, et tout le monde sait que mes roses...

— Je connais vos œuvres, monsieur Nodier, mais je n'ai pas vu vos roses et permettez-moi de vous dire...

— C'est bon, interrompt en souriant l'auteur de *Trilby*. Je vous attends demain à l'Arsenal.

— Je suis confus de l'honneur, monsieur. J'irai.

Et les deux rosophiles se quittent en échangeant une courtoise poignée de main.

Le lendemain, l'étranger se présente et Nodier lui montre avec orgueil un massif de roses admirables :

— Que pensez-vous de ma collection, monsieur ?

— Elle est splendide ; mais je suis forcé de vous avouer que la mienne est plus belle encore. Je m'appelle M. Legrand et j'habite le numéro 13 de la rue de la Roquette. Veuillez me faire l'honneur de venir demain et vous jugerez vous-même si c'est à vos roses ou aux miennes que revient la palme.

Nodier accepte. Le voici, rue de la Roquette, devant une petite maison discrète et basse avec des touffes de clématites odorantes et des tuiles roses où trottaient des pigeons blancs. A l'intérieur, les sons harmonieux d'une flûte. Il sonne. La musique cesse et, le sourire aux lèvres, les deux mains tendues, le bourgeois de la veille fait fête à l'auteur de *La Fée aux Miettes*.

— Mais elle est charmante, votre retraite, cher monsieur Legrand. Et vos roses blanches ? où sont vos roses ? J'ai hâte de les voir...

— Les voici ! dit le petit rentier en introduisant l'académicien dans un jardin plein de fleurs et de parfums.

Nodier vit les roses de M. Legrand et s'avoua vaincu. En faisant le tour du jardin, il remarque tout à coup, dans une sorte de serre, une rangée d'admirables lauriers roses qui faisaient comme un rideau de fleurs à je ne sais quelle machine bizarre, toute chargée de pots de réséda et de verveines.

— Je n'ai jamais vu d'aussi belles fleurs que les vôtres, dit amicalement Nodier en prenant congé de M. Legrand. Quelle vie calme et douce vous devez mener dans ce sanctuaire de parfums !

Les deux amis se quittent en se promettant de se revoir bientôt.

Trois ou quatre jours après, Charles Nodier se promenait sur le boulevard au bras d'un magistrat de ses amis. L'amateur de roses de la rue de la Roquette venant à passer, échange avec l'académicien un salut amical.

— Mais qui donc saluez-vous ?.. demande le magistrat surpris.

— C'est un M. Legrand, dont j'ai fait la connais-

sance au jardin du Luxembourg. Il habite une maison charmante, rue de la Roquette, et cultive les plus belles roses que j'aie jamais vues.

— Et il coupe aussi les têtes ! ajoute le magistrat d'une voix grave. Votre ami Legrand n'est autre que « Monsieur de Paris. »

— Comment ! c'est le bourreau ?..

— Lui-même. Je l'ai vu à l'œuvre.

— Ah ! je m'explique maintenant cette machine bizarre que j'ai aperçue derrière les lauriers roses...

— C'était la guillotine !

Charles Nodier ne revint plus au jardin du Luxembourg et il cessa d'aimer les roses blanches qui, depuis cette aventure, lui faisaient toujours l'effet de roses rouges. »

LA FILLE DU COLONEL.

V

Or, il fallait, en quinze jours, trouver cet officier, type des rêves de Jeanne, cet officier sérieux, laborieux, enthousiaste, auquel elle pût accorder sa main sans inquiétude pour l'avenir.

La jeune fille n'en désespérait pas, car elle ne désespérait jamais de rien.

— Il sera rude, peut-être, se disait-elle, sévère, même un peu grognon... que m'importe, pourvu qu'il soit bon soldat et qu'il me laisse en mon milieu ! J'aime l'armée, et je ne veux pas la quitter. Cherchons... faisons une revue... comme M. Ollier.

Alors Jeanne prit ses registres et, appuyant gracieusement sa tête sur la main gauche, les ouvrit devant elle.

Elle commença, instinctivement peut-être, par les plus jeunes :

— *Cadres du soixantième... sous-lieutenants...* ils sont nombreux, murmura-t-elle ; il faut lire avec soin.

Ses yeux parcoururent les colonnes. A mesure qu'elle achevait et tournait les pages, une petite moue d'enfant gâté se dessinait sur ses lèvres. Qui l'eût vue, ainsi étendue dans l'herbe fleurie, fleur elle-même et la plus belle de toutes ; qui l'eût entendue, formulant tout haut ses réflexions, eût été bien surpris :

— Surger... pommade ! Fleury... pommade !... d'Ailly... niais ! Castel... nul ! Descoings, Robert, Davau... pommade ! pommade ! pommade ! tous dans la pommade ! Tiens ! Marboeuf... oui, Marboeuf... celui-là est plus sérieux et ses notes sont bonnes ; le colonel dit que c'est un piocheur, mais que vaut-il, au fond ?...

Et Jeanne s'arrêta un instant sur ce nom, qui la frappait. Puis, voulant s'éclaircir davantage, elle se souleva :

— Michel ! cria-t-elle.

Michel passa les brides des chevaux dans son bras gauche replié, et s'avança promptement, croyant qu'on allait partir :

— Ma colonelle ?

— Michel, connais-tu le lieutenant Marboeuf ?

Le vieux soldat ouvrit de grands yeux étonnés :

— Le sous-lieutenant ?... Si je connais ?...

— Oui, connais-tu le sous-lieutenant Marboeuf ?

— Certainement, ma colonelle, je le connais. La seconde du trois.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il est ?

— Il est... il est sous-lieutenant. C'est le plus jeune arrivé.

Jeanne fit un petit cri :

— Le plus jeune arrivé, dis-tu ? Quel âge a-t-il ?

— Dame, je ne sais pas, moi, ma colonelle... il ne me l'a pas dit.

— Mais encore ?

— Il doit avoir vingt-deux à vingt-trois ans, à peu près. Jeanne se laissa retomber.

— Vingt-trois ans !... C'est très bien, mon vieux Michel, retourne là-bas. C'est tout ce que je voulais savoir.

Et elle pensa tout bas :

Epouser un homme plus jeune que soi... jamais !

Michel demeura un instant bouche bée, stupéfait des questions qui lui étaient faites et de l'attitude de « sa colonelle » ; mais il n'avait jamais répliqué de sa vie ; il tourna lentement sur ses talons et, du même pas, alla se remettre en croisière à la même place qu'auparavant.

Jeanne tourna la page :

— *Lieutenants...* hum ! je les connais mieux, ceux-là. En voilà de mariés ; braves gens, ma foi, bons officiers, mais qui ne sont plus à prendre ; et ceux-ci ?... Hélas ! garçons coiffeurs, comme les autres ! Ceux-ci ?... nuls. Et celui-là, au bas de la page, Darmond ? je l'ai vu, chez nous... belles notes... qu'en pense Michel ?

Et, se soulevant encore à demi, la capricieuse enfant cria :

— Michel, sais-tu quel âge a le lieutenant Darmond ?

Michel réfléchit un instant, examina l'extrémité de ses souliers d'ordonnance, se gratta le front, et enfin releva la tête.

— Quarante ans, à peu près, ma colonelle... sorti des rangs.

— Bon, pensa Jeanne. Encore un de jugé ! Comme il est précieux, ce bon Michel.

Poussant un soupir, elle passa à l'autre page.

— *Capitaines...* oh ! les capitaines, mon dernier espoir ! Lisons doucement... six mariés, d'abord, et deux veufs... Fauveau, Daberg, Cousteau, cheveux blancs, figures de parchemin, usés jusqu'à la corde... Comme on vieillit vite, en garnison ! Je ferai peut-être comme eux, moi ! Urseau, le perroquet vert ! Fi ! peut-on être aussi malhonnête !... N'en reste-t-il plus ? Ah ! si, celui dont Olivier parlait hier, et que je ne connais pas, le capitaine Maurel... Quelles belles notes ! Qu'en pense mon oracle ?

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.

Lo tsin tondu.

Tondrè lè tsins, l'est on meti qu'est atant dè respettà que n'autro ; kà ne lài a min dè sot meti, ne lài a què dâi sottès dzeins, s'on dit. Mâ se cé que tond lè tsins vâo fèrè sè z'affèrès ein pratiqueint se n'honorablia vocachon, ye faut que lo fassè à boun-écheint et na pas coumeint Bibliatse a fé l'autro dzo.

Bibliatse qu'a don fé dâi z'étudès po débarassi lè tsins dè lào pèladzo, n'a pas atant d'ovradzo que voudrà, kà y'a bin dâi tsins que font coumeint cliào que sè râzont leu mémo, et que ne vont jamé sè fèrè reguingolâ vers li ; assebin lo pourro diablo est conteint quand tràovè onna bête que lài pào fèrè gâgni dou francs.

L'autro dzo don, que sè trovâvè à roudâ pè vai la gâra, ye vâi on tsin à forta tignasse que sè promè-nâvè derrâi on monsu que banbanâvè perquie.

— Balla bite, fâ Bibliatse ein vouâteint lo monsu.

— Ma fâi vâi, adrâi balla ! repônd lo monsu.

— L'est damadzo que l'aussè lo pâi tant long. se